



HAL
open science

Les Sermons kentois et les homélies de Maurice de Sully : étude morphosyntaxique de phénomènes de contact langagier

Fabienne Toupin, Sylvain Gatelais

► **To cite this version:**

Fabienne Toupin, Sylvain Gatelais. Les Sermons kentois et les homélies de Maurice de Sully : étude morphosyntaxique de phénomènes de contact langagier. *Bulletin des anglicistes médiévistes*, 2011, 80. hal-04020518

HAL Id: hal-04020518

<https://hal.science/hal-04020518v1>

Submitted on 9 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les *Sermons kentois* et les homélies de Maurice de Sully : étude morphosyntaxique de phénomènes de contact langagier¹

Sylvain GATELAIS & Fabienne TOUPIN

Laboratoire Ligérien de Linguistique (EA 3850)

Université de Tours

Notre propos ici est de comparer les *Sermons kentois* (*Old Kentish Sermons*), qui datent du XIII^e siècle, avec leur original français, des homélies composées par Maurice de Sully environ un siècle plus tôt. Que signifie en l'occurrence ici "comparer" ?

Les *Kentish Sermons* ont été rédigés dans un dialecte du sud, donc à ce titre dans le domaine d'influence de la langue française. De surcroît, ces sermons n'ont pas été composés directement en anglais mais ont été traduits du français. Il s'agit pour nous de déterminer l'influence que la langue française a pu avoir, en termes de morphosyntaxe, sur le texte anglais. Ce n'est pas la question des calques fautifs qui va nous occuper (il y en a quelques-uns, mais peu dans l'ensemble), mais celle de l'influence que le français a pu avoir sur le traducteur anonyme lorsqu'il avait à choisir entre plusieurs constructions anglaises. L'étude comparée des deux textes nous a poussés à sélectionner deux domaines précis, parce qu'ils sont à la fois

¹ Nous tenons à remercier tout particulièrement Stephen Morrison et René Tixier pour leur aide et leurs précieux conseils. Toute erreur ou omission éventuelle reste de notre seule responsabilité.

pertinents et bien décrits dans les grammaires de référence : la relation internominale et la relation interpropositionnelle.

Finalement, notre problématique revient à évaluer la valeur d'un texte particulier en tant qu'échantillon représentatif d'une variété particulière de moyen-anglais, en l'occurrence le kentois du XIII^e siècle. Ce genre d'étude débouche sur une question épistémologique bien connue et débattue : celle de la fiabilité du matériau avec lequel nous travaillons en linguistique historique.

1 BREVE PRESENTATION DES *SERMONS KENTOIS* ET DES HOMELIES DE MAURICE DE SULLY

Né vers 1120 à Sully-sur-Loire, d'une famille obscure (probablement de serfs des bords de Loire), Maurice de Sully fut évêque de Paris de 1160 à 1196. Si l'Histoire a retenu son nom, c'est avant tout pour son génie de "constructeur" durant son épiscopat : il est ainsi célèbre pour avoir repris la construction de la Cathédrale Notre Dame de Paris en 1163 et il sera par la suite l'instigateur de l'édification de nombreuses églises, abbayes, hospices, léproseries ... Mais Maurice de Sully fut aussi largement reconnu par ses contemporains pour ses talents de prédicateur et de théologien. Pour la rédaction de ses homélies et de ses sermons, il s'inspira des œuvres de Richard de Saint-Victor. Il s'agit d'un manuel de prédication destiné à ses diocésains : le recueil propose pour les dimanches et les fêtes liturgiques un commentaire de l'Évangile et appelle, comme c'est la tradition, à en tirer des conséquences pratiques. Ces sermons nous sont parvenus sous deux formes : en latin et en langue vernaculaire (*ex gallico*), avec parfois de très

grandes variantes. Les spécialistes ne savent pas vraiment d'ailleurs quelle version a précédé l'autre : "L'écart entre ces deux versions est même si considérable qu'on peut se demander si l'une est la traduction de l'autre ou s'il ne s'agit pas plutôt de deux rédactions indépendantes" (Bossuat 1953). Dans les années suivant leur rédaction, ces sermons ont été traduits en différents dialectes romans et des traductions sont apparues un peu partout en Europe. La version française est écrite en *françois*, ce français de bonne tenue, langue littéraire, qui serait, selon les spécialistes de l'ancien français, un amalgame de plusieurs dialectes d'oïl et non un dialecte spécifique à l'Ile-de-France comme on l'a longtemps cru à partir de la fin du XIX^e siècle (c'est l'hypothèse du francien proposée par Gaston Paris en 1889). Cette langue présente quelques traits picards dans le manuscrit de Sens, sur lequel nous travaillons (publié par Robson).

Les homélies de Maurice de Sully auraient été rédigées en 1170 environ. Parmi les 67 qui nous sont parvenues, seulement cinq ont été traduites en moyen-anglais sous le nom de *Sermons kentois*, rédigés vers 1250, à partir d'un manuscrit recopié en Angleterre au XIII^e siècle. Les *Sermons kentois* ont connu deux éditions modernes : celle de Richard Morris, puis celle de Joseph Hall.

Comme il a été souligné dans un travail de recherche précédent (Toupin 2008), les *Sermons kentois* sont un texte étonnamment conservateur sur le plan morphosyntaxique, caractéristique que Richard Morris, qui avait édité le texte pour la EETS, mentionne dans son introduction mais de manière très elliptique (Morris 1997 : viii-ix). L'article de 2008 mentionné répertorie, à côté de quelques traits novateurs, de remarquables archaïsmes, au premier rang desquels le maintien des formes

en <s> initial du démonstratif-article, *se* et *seo* (donc l'absence de généralisation de <þ> initial). Or la forme en <s> ne se trouve déjà plus dans les *Old English Homilies*, antérieures d'un siècle : *si sterre, si glorius miracle, se deuel, se godeman, se winyard*, etc. Toujours dans le domaine de la morphologie, on trouve aussi :

- pour les pronoms personnels, le maintien de *hine* (acc.) face à *him* (dat.) : il n'y donc pas de syncrétisme, ni aucune forme danoise dans les paradigmes de la 3^e personne du féminin singulier et de la 3^e du pluriel ;

- pas de confusion entre le nom verbal (qui a la désinence *-ing*) et le participe présent (qui, lui, maintient *-ind*) ;

- dans les suites V₁-V₂, la permanence de la structure appelée infinitif fléchi (*to*+infinitif au datif) ; V₂ n'est jamais à la forme V-*ing* (alors que la construction est attestée dans d'autres textes de la même époque).

Dans le domaine de la syntaxe, on relève le maintien du système corrélatif, qui était le système de liage entre propositions caractéristique du vieil-anglais (*þa ...þa*). Nous nous intéresserons à cette dernière caractéristique un peu plus loin.

Parallèlement à ces données de départ, nous avons relevé des traits plus novateurs, voire inédits dans ce texte. Un examen attentif du texte moyen-anglais nous a amenés à étudier deux phénomènes morphosyntaxiques qui présentent des caractéristiques inhabituelles : les relations internominales d'une part, les structures corrélatives d'autre part. Nous tenterons, dans les deux sections suivantes, de décrire et d'expliquer ces spécificités et d'évaluer dans quelle mesure les *Sermons kentois* constituent un matériau fiable et représentatif pour une étude du dialecte kentois du XIII^e siècle.

2 COMPARAISON PORTANT SUR LA RELATION INTERNOMINALE

Par *relation internominale*, il faut entendre la relation entre deux noms que nous désignerons avec les symboles N_1 et N_2 , N_1 étant la tête du syntagme ainsi formé, c'est-à-dire l'élément central (le noyau) aussi bien syntaxique que sémantique.

En anglais contemporain, la relation internominale peut se construire d'au moins deux manières :

– à l'aide d'une préposition : N_1 *of* N_2 (*the wail of a child*) ; c'est ce qu'on appelle parfois le génitif périphrastique (*periphrastic genitive*) ; la préposition n'est pas toujours *of* ;

– à l'aide de la marque flexionnelle 's : N_2 's N_1 (*a child's wail*) ; c'est ce qu'on appelle parfois le génitif flexionnel ou génitif saxon (*inflectional genitive*).

Le vieil-anglais utilisait presque exclusivement le second procédé et ignorait pratiquement le premier, qui s'est développé pendant la période moyen-anglaise. Mustanoja (1960 : 75) fournit des tableaux très instructifs qui nous montrent comment la construction en *of* a connu un essor formidable, passant de 0,5% de toutes les occurrences des relations internominales en vieil-anglais tardif (IX^e-X^e siècles) à presque 85% à la fin de la période moyen-anglaise.

Les linguistes s'accordent pour dire que l'essor du génitif périphrastique est un phénomène endogène, que l'on comprend en le remplaçant dans le contexte général de l'érosion du système flexionnel, mais qu'il a dû être renforcé par le contact avec le français, qui utilisait déjà une

relation internominale construite avec *de/a*. On s'est en effet aperçu que le génitif périphrastique était plus fréquent dans les textes anglais fortement influencés par le français (Mustanoja 1960 : 77).

Dans les *Sermons kentois*, la relation internominale pose une double énigme. D'une part, du point de vue quantitatif, la relation internominale se réalise surtout à l'aide du génitif périphrastique (N_1 of N_2). Nous avons dénombré 80 occurrences de relations internominales : parmi celles-ci, 16 seulement sont du type N_2 's N_1 (génitif flexionnel), soit environ 20%. Ce chiffre est très éloigné de celui que donne Mustanoja pour toutes les aires dialectales anglaises dans la première moitié du XIII^e siècle, qui est une moyenne de 69% ; même en supposant une inexactitude dans le décompte de Mustanoja, l'écart est réellement important. Ce chiffre correspond beaucoup plus à la situation que l'on trouve dans le texte *Ayenbite of Inwyt*, texte kentois du XIV^e siècle : notre propre décompte dans *Ayenbite of Inwyt* indique que 13% des relations internominales sont des génitifs flexionnels.

Il semblerait donc que dans le domaine de la relation internominale, les *Sermons kentois* aient un siècle d'avance. Cela contredit ce qui a été observé sur la grammaire du texte, qui est remarquablement conservatrice (Morris 1997, Toupin 2008) : on ne s'attend pas à un remplacement si précoce et si important du génitif flexionnel par le génitif périphrastique.

Le second problème est d'ordre qualitatif. Le tableau suivant compare 16 occurrences du texte moyen-anglais avec le texte original de Maurice de Sully :

<i>Kentish Sermons</i>	Relation sémantico-logique entre N ₁ et N ₂	Homélies de Maurice de Sully
ure lordes beringe (27/37)	Génitif objectif (<i>the Virgin Mary bore our Lord into this world</i>)	la naissance Nostre Segnor (88/31)
here godes sacrefise (27/46)	Pourrait être appelé "génitif attributif" (<i>men sacrifice animals etc. to their God</i>)	sacrefisse Deu (89/39)
þe gode cristenemannes herte (27/54)	Génitif possessif	el corage del bon crestien (89/47)
godes luue (28/71)	Génitif objectif (<i>Christians do good deeds like visiting the poor etc. because they love God</i>). Cette occurrence demeure toutefois relativement ambiguë (parce que les chrétiens veulent que Dieu les aime).	∅
godes sune (29/5)	Génitif possessif	li fils Deu (90/5)
godes oghe mudh (30/42)	Génitif possessif	li boce Deu (90/37)
godes luue (30/57)	Génitif subjectif (<i>God loves men</i>). L'interprétation de ce génitif est claire dans ce contexte du fait de la métaphore du bon chrétien réconforté par l'amour que lui donne Dieu.	l'amor de Deu (90/39)
mannes felarede (31/21)	Génitif subjectif (<i>people accompany...</i>)	la compagnie des gens (91/19)
þe lordes commandement (33/23)	Génitif subjectif (<i>the Lord commands that ...</i>)	∅
cristes seruise (34/40)	Génitif objectif (<i>the Christian serves Christ</i>)	le servise Deu (93/32)

godes be-liaue (34/56)	Génitif objectif (<i>Men/Christians</i> Ø <i>believe in God</i>)
po deueles werkes (34/58)	Génitif subjectif (<i>the Devil works in</i> Ø <i>such and such a way</i>)
cristes seruisse (35/72)	Génitif objectif (<i>the Christian serves</i> el servise Deu (94/57) <i>Christ</i>)
cristes seruisse (35/74 et 94)	Génitif objectif (<i>the Christian serves</i> Ø <i>Christ</i>)
godes seruisse (36/103)	Génitif objectif (<i>the Christian serves</i> Ø <i>God</i>)

Tableau 1 : Comparaison entre les génitifs flexionnels dans les *Sermons kentois* (MS Laud Msc. 471, Bodleian Library) et les séquences binominales dans les homélies de Maurice de Sully (Cathédrale de Sens, Chapter MS.).

Le symbole Ø indique qu'il n'y a pas de correspondance directe entre le texte moyen anglais et le texte original, soit parce que le passage n'existe pas (le texte moyen-anglais serait peut-être alors un ajout du traducteur) soit parce que le français a recours à une autre structure (un syntagme nominal constitué d'un déterminant possessif + nom, d'un adjectif + nom, ou encore du nom précédé de l'article zéro).

Ce qui frappe dans cette comparaison, c'est que l'emploi du génitif flexionnel est restreint aux cas où N_2 réfère à Dieu, le Christ, le Diable ou le Chrétien. L'emploi de N_2 's N_1 est strictement limité à ces cas-là, où l'on observe que N_2 appartient à un sous-groupe bien précis de noms renvoyant aux figures de la Chrétienté, de la foi chrétienne. L'inverse n'est pas vrai, en revanche : si N_2 désigne Dieu, le Christ, le Diable ou le Chrétien, le génitif

périphrastique (N_1 of N_2) est également possible. Ainsi, à côté de *godes luue*, on trouve *þo luue of gode* ; *þe gode cristenemannes herte* vs. *þo herte of þo gode cristenemanne*, etc.

A notre connaissance, on ne trouve nulle part dans la description des dialectes du moyen-anglais d'indication d'une restriction aussi importante dans l'usage du génitif flexionnel. Il ne s'agit pas non plus de la survivance régionale (i.e. dans une aire dialectale particulière) d'une tendance ou d'une règle du vieil-anglais. A dire vrai, il nous semble impossible d'expliquer cette distribution très énigmatique du génitif flexionnel si l'on ne prend pas en considération non seulement la situation linguistique dans les Iles britanniques à l'époque (on a un phénomène de langues en contact : l'anglais et le français), mais aussi le fait que ces sermons n'ont pas été composés directement en anglais. La réponse à cette énigme résiderait, selon nous, dans un phénomène de calque du texte original français de Maurice de Sully.

L'ancien français connaissait trois façons de construire le complément déterminatif du nom, toutes trois utilisant le cas régime :

- une construction à morphème zéro, souvent appelée cas régime absolu ($N_1 \emptyset N_2$, plus rarement $N_2 \emptyset N_1$, avec N_2 au cas régime : *La mor le roi Artu*) ;

- une construction à l'aide de la préposition *de*, que le français moderne standard a retenu ;

- une construction à l'aide de la préposition *a*, toujours vivante en français moderne, en particulier dans certains registres.

L'emploi du cas régime absolu était fortement contraint. Les grammaires de l'ancien français dénombrent en général cinq règles

d'emploi, dont certaines peuvent être toutefois nuancées (Andrieux-Reix 1996) :

1. Le référent du N₂ doit être un animé humain ou divin, ou apparenté (on trouve toutefois des N₂ renvoyant à des animaux, probablement personnifiés : *le ventre la baleine*) ;

2. N₂ doit être au singulier ;

3. N₂ doit renvoyer à un référent déjà mentionné dans le cotexte, ou bien être fortement déterminé (il s'agit donc la plupart du temps soit d'un nom propre, ou d'un nom commun précédé de l'article défini, du démonstratif ou du possessif) ;

4. N₂ doit faire référence à quelqu'un de haut placé dans la hiérarchie sociale. On trouve quelques exceptions toutefois (*la maison le tavernier*) ;

5. Il doit y avoir entre le déterminant et le déterminé une relation d'appartenance ou de parenté. On trouve toutefois des rapports actanciels objectifs et subjectifs avec des N₁ qui renvoient à des procès (*la venue Lancelot, le crucifiement Nostre Seigneur, le servise Dieu*).

Si l'une de ces conditions n'était pas remplie, il fallait avoir recours à la structure en *a* ou en *de*. Le cas régime absolu est très bien représenté dans les textes d'ancien français. Il ne disparaîtra définitivement qu'en moyen-français, aux XV^e-XVI^e siècles, mais a toutefois perduré en français moderne dans certains noms propres et dans la toponymie : *L'Hôtel Dieu, Le Mont Saint Michel, La place Foire le roi* (à Tours), mais aussi les noms de fêtes religieuses (*La Saint Jean*).

Le tableau 1 donne un certain nombre d'exemples (parmi plusieurs dizaines) de cas régimes absolus recensés dans les homélies de Maurice de

Sully. On peut également relever : *l'amor Deu* (89/54), *li dessiple Nostre Segnor* (90/7), *al tans Moysi e Aaron* (93/37), *sacrefisse Deu* (89/39), *li fils Deu* (90/5), *le service Deu* (93/31), *la bontés Deu* (94/75), *la vigne Deu* (94/80) ... Son usage n'est jamais obligatoire mais est très fréquent et préféré avec des N₂ renvoyant à du divin ou des personnages importants.

Notre hypothèse relative aux *Sermons kentois* est que la restriction d'emploi du génitif flexionnel aux cas où N₂ renvoie aux figures de la Chrétienté (personnages en haut de la "hiérarchie" divine ou sociale) ne peut s'expliquer que si l'on postule un phénomène de calque à partir du français, car avec le cas régime absolu du français, on a cette même restriction d'usage. Le traducteur aurait donc adopté et appliqué, peut-être inconsciemment, cette restriction d'usage au génitif flexionnel anglais parce que les deux constructions sont dépourvues de préposition, ce qui est un élément crucial à une époque où l'anglais voyait se développer une construction alternative avec préposition, le génitif périphrastique.

Seule l'hypothèse du calque du français peut expliquer la restriction d'usage, mais de plus, cette hypothèse apporte une réponse au paradoxe mentionné plus haut : dans le domaine de la relation internominale, les *Sermons kentois* sont en avance d'un siècle, alors que la morphosyntaxe de ce texte est remarquablement conservatrice.

L'influence du français aurait à la fois restreint l'emploi du génitif flexionnel et renforcé le développement et l'usage du génitif périphrastique.

Dans les phénomènes de contact entre le français et l'anglais, on a l'habitude de voir détailler des questions lexicales de toute sorte (comme l'emprunt), mais il est plus rarement fait état d'une influence grammaticale. Elle est pourtant attestée : nous renvoyons aux travaux de Richard Ingham,

qui a entre autres démontré une influence exogène anglo-normande dans l'émergence de la structure *auxiliaire modal + have+V-en* et dans le développement de l'ordre XVS dans les phrases avec un sujet pronominal (Ingham 2007, 2009).

3 SURVIVANCE DU SYSTEME CORRELATIF ?

Le second phénomène qui a attiré notre attention est l'emploi de corrélations. Comme remarqué dans Toupin (2008), les *Sermons kentois* semblent avoir conservé le système corrélatif, si fréquent en vieil-anglais. Cette caractéristique, qui semble à première vue un archaïsme, pourrait être en réalité l'un des traits les plus novateurs du texte, si l'on retient l'hypothèse du calque de l'ancien français.

En ancien français, la "particule" *si* (issue du latin *sic*) était beaucoup plus fréquente qu'en français moderne. Dans son ouvrage *Dire le vrai : l'adverbe "si" en français medieval*, Christiane Marchello-Nizia (1985) en dénombre pas moins de 18, pouvant apparaître dans des positions syntaxiques variées : conjonction de coordination (avec le sens de *et*), conjonction de subordination, adverbe de phrase, d'énoncé, *etc.* La plupart de ces emplois ont disparu en français moderne. Son rôle, aussi bien fonctionnel que sémantique, est parfois difficile à percevoir en ancien français et les traducteurs modernes ont tendance à ne pas le traduire dans de nombreux cas. Très peu d'études globalisantes visant à rendre compte de cette multitude d'emplois sont disponibles.

La plupart des occurrences de *si* dans le texte de Maurice de Sully n'avaient bien évidemment pas d'équivalents en moyen-anglais. On

remarque que le traducteur des *Sermons kentois* a tendance, pour l'interprétation de *si*, à avoir recours à *so/swo*, son équivalent le plus proche en moyen-anglais (*si* et *so* partageant de nombreux emplois dans les deux langues, en particulier leur emploi anaphorique : *and hi swa diden / e il si fist*).

Cette tendance est ainsi particulièrement visible dans la très grande fréquence du *so* conjonction de coordination, qui apparaît souvent pour exprimer une succession temporelle et ainsi jalonner les différentes étapes du récit :

- (1) Li disciple orent grant paor de la tormente, **si** l'esveillierent et **si** li disent (92/8)

Hise deciples hedde gret drede of þise tempeste. so a-wakede hine and seiden to him (32/10)

- (2) **Si** vint une lieprus, si l'aora, e se li dist... (91/6)

Swo kam a leprus. a sikman and onurede him and seyde... (31/7)

L'ancien français *si* pouvait avoir un rôle analogue (*si li dist...*). Il était alors l'équivalent de *e/et* ou de *lores*. Cette emploi particulier de *so* n'est pas inédit en moyen-anglais et est même relativement bien attesté, mais il semble particulièrement fréquent dans les *Sermons kentois*.

C'est toutefois un autre emploi de *si* en ancien français qui a attiré toute notre attention : lorsque la phrase commençait par une proposition subordonnée complément circonstanciel de temps ou de concession, *si* apparaissait en tête de la proposition principale. Ce *si* est souvent décrit

comme un simple outil syntaxique "servant à rappeler la circonstancielle qui précède" (Foulet, 1919) et est souvent considéré comme intraduisible, sémantiquement vide voire "explétif".

Dans les *Sermons kentois*, on peut observer un recours quasi-systématique (et pour le moins inhabituel) à la structure corrélatrice *also... so...* pour traduire la séquence *com... si...* de l'ancien français :

- (3) E **com** Erodes oï ço, **si** parla as trios rois. (88/18)
And al-swo herodes i-herde þis swo spac te þo þrie kings
 (27/22)
- (4) E **com** il virent sa naiscence, **si** present conseil entr'eus...(88/8)
And al swo hi bi-knewe his beringe [bi þo sterre], swo hi nomen
conseil be-tuene hem...(26/8)
- (5) E **com** li home qui furent en la nef orent veü la miracle, **si**
 s'esmerveillierent molt. (92/12)
And al-se þo men þet weren in þo ssipe hedde i-seghe þo
miracle so awondrede hem michel. (32/15)
- (6) E **com** il orent apareillies lor offrandes **si** sivirent l'estoile qui
 aloit devant els jusqu'en Jerusalem. (88/10)
And al swo hi hidden aparailed here offrendes swo kam si sterre
thet yede to-for hem into ierusalem. (26/11)
- (7) E **com** il troverent Nostre Segnor, **si** l'aorerent (88/26)
And al swo hi hedden i-fonden ure louerd; swo hin an-urede.
 (27/30)

(8) E **com** Nostre Sire ot contee ceste esample, **si** dist après...

(93/27)

And al-so ure lord hedde i-told þise forbisne; so he seide efter-ward...(34/34)

Dans ces exemples, la conjonction de subordination *com* a un sens temporel (et signifie *alors que, quand*). La présence de *si* pour marquer le début de la proposition principale est tout à fait attendue ici puisque la phrase commence par la subordonnée. L'utilisation de la séquence corrélatrice *also... so...* pour traduire cette structure est en revanche plus surprenante : elle était certes bien attestée en moyen-anglais, mais elle était utilisée normalement pour introduire une comparaison :

(9) Al swa ðe angel was 3edriuen ut of heuene riche for modinesse, swa was Adam, ure forme fader, ut of paradise. (*Dialogue on Vices and Virtues*)

Le sens temporel de *also/as* était rare en moyen-anglais du XIII^e siècle et ne s'est véritablement répandu qu'au XIV^e siècle, principalement sous sa forme *as/als* et non *also* (la différenciation entre les deux formes n'ayant définitivement eu lieu qu'au XV^e siècle).

Dans les *Sermons kentois*, on retrouve par ailleurs *so* avec d'autres termes introducteurs, comme les conjonctions *þo þa* ou *wanne* :

- (10) **E quant** il vint vers le vespre, **si** rala al marcié... (93/9)
Po þat hit was a-yen þan euen, so ha kam into þe Marcatte...(33/13)
- (11) **Et quant** vos l'averés trové, **si** l'aorés. (88/20)
And wanne ye hit habbeth hi-funde swo an-uret hit. (27/24)

Là encore, ce type de structure n'est pas totalement inédit en moyen-anglais. Le *MED* en répertorie quelques-unes avec les conjonctions *þa þe*, *hwil þet* ... comme termes introducteurs, mais elles semblent demeurer assez rares. Le *MED* relève malgré tout :

- (15) **Ðo ðe** tende moned cam in, **So** wurð dragen ðe watres win. (*The Middle English Genesis and Exodus*, Corp-C 444, ca. 1275)
- (16) **Þa þe** [read: he] hafde þis idon, **swa** me seoluen inom. (Layamon's *Brut*, MS. Cotton Caligula A-9, first quarter of the XIIIth century)
- (17) **Hwil þet** ha spec (...) **se** þer lihtinde com in-to þe cwalm-hus a leome from heouene. (*St. Margaret of Antioch*)

La correspondance entre la structure *also...so* et la structure *com...si...* chez Maurice de Sully est pratiquement systématique (nous n'avons relevé qu'une seule exception). Lorsque l'auteur du texte original utilise une autre conjonction plus monosémique (*quant*) à la place de *com*, le traducteur a recours à la conjonction *wanne* ou *þo þet* :

- (12) En tel segnor, qui tes miracles puet faire, e fait **quand** il vuelte
(92/15)
*Ine swiche lorde þet siche miracle mai do and doþ **wanne** he
wile* (32/19)
- (13) Jo sui fait il li salveres del pueple ; **quant** il m'apeleront en lor
angoisce e en lor bezoing (92/20)
*Hic am ha seiþ helere of þe folke. **wanne** hi to me clepiedh ine
hire sorghen and ine hire niedes* (32/26)
- (14) **Quand** ço vint au soir, si parla li sires a son serjant (93/14)
þo þet hi wel euen. þo seide þe lord to his sergant. (33/19)

Le recours à *also* pourrait provenir de la polysémie de *com* en ancien français, qui pouvait lui aussi introduire une comparaison (dans les structures introduites par *si com*).

Cela ne signifie en aucune manière que le texte moyen-anglais est grammaticalement fautif ou inacceptable. Ce faisceau d'indices suggère en revanche que le traducteur anonyme des *Sermons kentois* a mis en place un système de correspondances assez strictes entre les lexèmes des deux langues et a sans doute reproduit, par endroits, la syntaxe de l'ancien français de façon quasi-mécanique et systématique.

CONCLUSIONS

Au terme de cette mise en parallèle du texte original de Maurice de Sully et de sa traduction en moyen-anglais, deux constats généraux s'imposent.

Le premier est d'ordre épistémologique. Si nous ne nous trompons pas et qu'un phénomène d'influence du français (le calque) explique en effet la distribution très singulière du génitif flexionnel et des constructions corrélatives dans les *Sermons kentois*, alors c'est la question de la fiabilité du texte en tant qu'échantillon représentatif du dialecte kentois du XIII^e siècle qui est posée. Si on laisse de côté *The Fox and the Wolf*, qui est un poème du XIII^e siècle composé et copié dans le sud de l'Angleterre mais que l'on ne peut pas (sauf erreur) relier plus précisément à une aire dialectale particulière, les *Sermons kentois* sont notre seul témoignage du kentois de cette époque : "*The Sermons, though only consisting of eleven pages, are of great importance for an accurate knowledge of our old English dialects.*" (Morris 1997 : viii). On peut ainsi imaginer la distorsion que le texte serait susceptible d'introduire dans des études (en particulier des études portant sur des corpus réduits).

Le second constat est en réalité un paradoxe qui nous est apparu à la lecture de l'ouvrage *Rhetoric, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages* de Rita Copeland (Copeland 1991). Dans le domaine de la théorie et de la pratique de la traduction au moyen âge, les *Sermons kentois* sont représentatifs de la tradition littérale, dite *verbum pro verbo*. L'exemple suivant, qui confronte le texte source et le texte moyen-anglais, donne une bonne idée du degré de littéralité de ce dernier :

(crions	li	merci)	qu'	il	nos	delivre	de	tos	maux	[...]	
			þet	he	us	deliuri	of	alle	eueles		
e	qu'	il	<i>nos</i>	<i>doinst</i>	tels	ovres	faire	en	cest	siecle	
and	þet	ha	<i>yef</i>	<i>us</i>	swiche	werkes	to done	in	þise	wordle	
que	les	annes	de	nos	puissent	estre	salvees	au			
þet	þo	saulen	of	us	mote	bien	isauued	a			
jor	que	Deus	Nostre	Sire	venra	jugier	les	vis	e	les	mors
domes dai											

Par moments, le texte des *Sermons kentois* s'apparente donc davantage à une glose interlinéaire qu'à une restitution créative ou une libre réécriture du texte-source. Dans l'ensemble, la traduction est assez littérale, les cinq homélies étant toutefois rendues dans un anglais acceptable du point de vue morphosyntaxique.

Comme le rappelle Rita Copeland, les pères de l'Eglise (Jérôme en premier lieu) accordaient la primauté au sens divin, un sens qui, de toute façon, était transcendant aux différents textes humains. C'était le travail du traducteur que de le restituer fidèlement. Ainsi, dans les écoles médiévales, la ré-écriture était un exercice courant pour les élèves.

Par ailleurs, au-delà de la pratique de la traduction au moyen âge, il ne faut pas oublier que le XIII^e siècle est un moment-clé dans la rivalité entre français et anglais pour le statut de langue de prestige, rivalité qui aboutira, avec la perte du Duché de Normandie et la montée du sentiment national, à la victoire de l'anglais et à l'éviction du français. Dans ce

contexte, l'on pourrait s'attendre à un phénomène d'appropriation par la différenciation, ce que Rita Copeland appelle *a translation as interlingual displacement*, c'est-à-dire *sense for sense*. Ainsi, de différents points de vue, on pourrait s'attendre à ce que les *Sermons kentois* soient une traduction libre. Or, c'est une traduction littérale que l'on a. Il faudra donc un autre travail de recherche pour tenter d'expliquer ce paradoxe.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires et dictionnaires

Gradon, Pamela (éd.), 1979. *Dan Michel's Ayenbite of Inwyt* (vol. II : introduction, notes and glossary). Oxford : Oxford University Press (EETS, OS 278).

Hall, Joseph (éd.), 1920. *Selections from Early Middle English, 1130-1250* (vol. I : texts, vol. II : notes). Oxford : Clarendon Press.

Morris, Richard (éd.), 1997 [1872]. *An Old English Miscellany*. Boydell & Brewer (EETS, OS 49).

Robson, C.A., 1952. *Maurice of Sully and the Medieval Vernacular Homily*. Oxford : Blackwell.

Sources secondaires

Andrieux-Reix, Nelly, 1996. "Séquences binominales non-prépositionnelles et relation dite "d'appartenance" en ancien français". La relation d'appartenance, éd. M.A. Morel and L. Danon-Boileau. Paris : Ophrys (Faits de Langues 7), 197-210.

Barber, Charles, 1993. *The English Language, a Historical Introduction*. Cambridge, New York, Melbourne : Cambridge University Press.

- Bossuat, Robert, 1953. "*Maurice of Sully and the Medieval Vernacular Homily* (compte rendu)". *Bibliothèque de l'école des chartes*. Volume 111, 297-300.
- Copeland, Rita, 1991. *Rhetoric, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages*. Cambridge : Cambridge University Press (Cambridge Studies in Medieval Literature 11).
- Foulet, Lucien, 1919. *Petite syntaxe de l'ancien français*. Paris : Honoré Champion.
- Fischer, Olga, 1992. "Syntax". *The Cambridge History of the English language* (vol. II : 1066-1476), éd. Norman Blake. Cambridge : Cambridge University Press, 207-408.
- Ingham, Richard, 2006. "Syntactic change in Anglo-Norman and Continental French Chronicles: was there a 'Middle' Anglo-Norman?". *Journal of French Language Studies* 16, 25-49.
- Ingham, Richard, 2009. "Si poums ('Yes, we can'): Middle English and Anglo-Norman Syntax in Contact". *Proceedings of the 81st General Meeting of the English Literary Society of Japan, 30-31 May 2009*, éd. English Literary Society of Japan, 239-241.
- Kelly, Douglas, 1997. "The *Fidus Interpres*: Aid or Impediment to Medieval Translation and *Translatio*?". *Translation Theory and Practice in the Middle Ages*, éd. Jeanette Beer, 47-58.
- Marchello-Nizia, Christiane, 1985. *Dire le vrai : l'adverbe si en français médiéval, essai de linguistique historique*. Genève : Droz.
- Mortet, Victor, 1890. *Maurice de Sully évêque de Paris (1160-1196) : Etude sur l'administration épiscopale pendant la seconde moitié du XIIe siècle*. Imprimeries de Daupeley-Gouverneur.

- Mossé, Fernand, 1959. *Manuel de l'anglais du Moyen Age des origines au XIVe siècle* (vol. II : moyen-anglais, grammaire et textes). Paris : Aubier-Montaigne.
- Mustanoja, Tauno, 1960. *A Middle English Syntax* (part I : Parts of Speech). Helsinki : Société néophilologique.
- Toupin, Fabienne, 2008. "Des phénomènes de pidginisation et de créolisation en moyen-anglais". *Un espace colonial et ses avatars. Naissance d'identités nationales : Angleterre, France, Irlande (Ve-XVe siècles)*, eds. F. Bourgne, L. Carruthers, A. Sancery. Paris : Presses universitaires Paris-Sorbonne (Cultures & Civilisations médiévales 42), 179-201.